

# LA RÉÉCRITURE DU MYTHE DE LA PORTE ÉTROITE DANS *LA PORTE ÉTROITE* D'ANDRÉ GIDE

Gérard Brice MBOMBO MBOHOU

Université de Yaoundé 1 (Cameroun)

mbombobrice@gmail.com

## Résumé

*Peut-on réécrire le sacré ? Quelles traces et connotations présagent la réécriture du mythe de la porte étroite dans le roman d'André Gide ? Quelles transformations y subit le mythe ? Et comment replacer cette réécriture dans le contexte plus large de l'œuvre de l'auteur ? Voilà les questions majeures qui motivent cette étude qui vise à montrer que la littérature est essentiellement réécriture en ce sens qu'aucune œuvre ne peut s'écrire ex nihilo. Ainsi, grâce à la transtextualité de Gérard Genette bâtie autour des concepts tels que hypotexte, hypertexte, paratexte ou encore métatexte associée à la mythocritique de Pierre Brunel qui repose sur trois étapes notamment l'émergence du mythe, sa flexibilité et son pouvoir d'irradiation, les spécificités de la réécriture du mythe dans le roman *La Porte étroite* ont été mises en exergue. L'analyse révèle qu'André Gide par son imaginaire créatif et son travail d'écriture prend comme modèle dans la composition de son roman, le mythe. Toutefois, il modifie son statut en lui donnant une connotation péjorative grâce à son style ironique, polysémique et imagé, inspiré du langage et des métaphores bibliques qu'il déconstruit. Le bond idéologique observable issu de l'exploitation des paratextes et métatextes permet de voir en cet acte de réécriture le cri de révolte d'un écrivain subversif « assoiffé » de liberté qui se lève, grâce à la fiction, mieux, à la littérature, contre le dogme chrétien qui l'avait opprimé lui-même dans sa propre vie. Il construit dès lors, une philosophie de la liberté voire de la libération de l'Homme.*

**Mots-clés :** Réécriture, mythe, porte étroite, transtextualité, mythocritique.

## Abstract

*Is it possible to rewrite the sacred? What kind of traces and overtones foretell that André Gide has rewritten the myth of the narrow gate in his novel? Which transformations has the myth undergone? And, how can this act of rewriting be placed in the larger context of all the author's works? Those are the main questions that motivate this study which aims at showing that literature is all about rewriting in the sense that no piece of work can be written ex nihilo. To this effect, thanks to Gerard Genette's transtextuality pivoting on concepts such as hypotext, hypertext, paratext or metatext combined with Pierre Brunel's mythocriticism approach made up of three steps namely: appearance, flexibility and power of irradiation of the myth, the specificities of the rewriting process of the novel *La Porte étroite* has been underlined. The analysis reveals that Gide by its creative imagination and writing skills uses the myth as a model to write his novel. However, instead of copying the myth as it is, he modifies it by giving it a pejorative connotation thanks to his ironic and polysemic style full of images inspired by biblical allusions which he deconstructs. The vivid ideology emerging after exploiting paratexts and metatexts enables to consider this rewriting process of the myth as a scream of revolt of a subversive writer "thirsty" of freedom that rises, thanks to*

*fiction and literature in general, against the christian dogma that had oppressed him in his own life. Thus, he builds a philosophy of freedom and even of liberation of Man.*

**Keywords:** *Rewriting, myth, narrow gate, transtextuality, mythocriticism.*

## Introduction

L'une des formes les plus abouties de l'imaginaire est le mythe qui est défini par Mircea Eliade comme « *une 'histoire vraie' et en plus une histoire qui était [sic] un bien des plus précieux, car sacrée, exemplaire et importante* » (Eliade, 1975 : 1). Le mythe représente donc le fondement d'une existence, d'un comportement et d'une conception du monde. Tel est le cas du mythe de la porte étroite qui de type eschatologique exprime et enseigne sous forme allégorique un code de conduite pour pouvoir accéder au royaume de Dieu tant désiré par les croyants et ayant pour source les paroles du Christ consignées dans les Évangiles (Matthieu 7 : 13-14 et Luc 13 : 24-30). Le mot 'réécriture' quant à lui selon *Le Grand Robert* est l'action de réécrire un texte pour en améliorer la forme ou pour l'adapter à d'autres textes, à certains lecteurs, etc. Ainsi, la présence du mythe ayant été pressentie à la lecture de *La Porte étroite (LPE)*, il convient de s'interroger sur ce que l'écrivain a gardé du mythe original, ce qu'il a ajouté et/ou modifié pour l'adapter à sa vision du monde et dégager le nouveau sens qu'il lui donne. Dès lors, peut-on réécrire le sacré notamment le mythe de la porte étroite ? Quelles traces et connotations présentent la réécriture du mythe dans le roman d'André Gide ? Par ailleurs, quelles transformations significatives y subit le mythe ? Et comment replacer cet acte de réécriture dans le contexte plus large de l'œuvre tout entière de l'auteur ? Cette étude vise à répondre à ces interrogations. Pour ce faire, la transtextualité de Gérard Genette et la mythocritique de Pierre Brunel seront utilisées respectivement comme cadre théorique et méthodologique. La transtextualité permet de mettre en lumière la transcendance textuelle qui caractérise tout texte car selon Genette : « *un texte peut toujours en lire un autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin des textes* » (Genette, 1982 : quatrième de couverture). La transcendance textuelle gravite autour de cinq relations qui peuvent lier les textes. Parmi elles, on retrouve l'hypertextualité considérée comme « *toute relation unissant un texte B (que j'appellerai hypertexte) à un texte antérieur A (que j'appellerai hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire* » (Genette, 1982 : 11-12). Pour ce qui est de la grille

méthodologique de Brunel qui repose sur trois étapes à savoir l'émergence du mythe, sa flexibilité et son pouvoir d'irradiation, elle sera exploitée pour dégager les spécificités de cette réécriture mythique. Plus concrètement, il s'agira d'abord de mettre en lumière l'émergence et la lisibilité de l'hypotexte biblique à travers l'étude des mythèmes, ensuite d'examiner l'hypertexte littéraire notamment le travail d'écriture et la subtilité d'adaptation du mythe dans le contexte du texte littéraire et enfin, de dégager le pouvoir d'irradiation du mythe où il sera question d'interpréter l'écriture mimétique de Gide comme manifestation de « son propre évangile ».

## 1. Émergence et lisibilité de l'hypotexte biblique

### 1.1. Un titre fort évocateur

En paratextualité – appréhendée comme toute « relation [...] que, dans l'ensemble formé par une œuvre littéraire, le texte proprement dit entretient avec ce que l'on ne peut guère nommer que son paratexte : titre, [...], etc. » (Genette, 1982 : 9) – le titre permet de saisir l'essentiel d'une œuvre littéraire en désignant grâce à sa fonction connotative ce qui se trouve hors du texte et ce avec quoi le texte est en communication (Genette, 1987 : 348-349). Ainsi, le titre *LPE* en plus de suggérer du sens, entretient une relation paratextuelle explicite avec l'évangile et laisse déjà présager dès sa lecture un premier lien avec le mythe de la porte étroite et la tradition chrétienne de façon générale. L'on pourrait donc à partir de cette analogie frappante en déduire que *LPE* doit son nom aux paroles de Jésus qui se trouvent dans les évangiles selon Matthieu 7 : 13-14 « Entrez par la porte étroite. » et Luc 13 : 24 « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. » Selon l'évangile, « la porte étroite » mène à la vie éternelle et « la porte large » à la perdition.

### 1.2. Une forte présence des figures religieuses, des laïcs et des symboles chrétiens

La figure du religieux est manifeste dans *LPE*. Elle est incarnée par le pasteur Vautier qui va contribuer énormément à la nouvelle naissance du protagoniste Jérôme Palissier. L'homme de Dieu est présenté dans le texte comme un homme qui a de la carrure et qui durant ses différents sermons influence ses fidèles laïcs parmi lesquels Jérôme. La majorité des paroles et références bibliques qui se dégagent du texte proviennent du pasteur. Jérôme va lui reconnaître la pertinence de l'oïnt

au cours d'un culte riche en enseignements où ce dernier va justement bâtir son sermon autour du mythe de la porte étroite : « *Dans la petite chapelle, il n'y avait, ce matin-là, pas grand monde. Le pasteur Vautier, sans doute intentionnellement, avait pris pour texte de sa méditation ces paroles du Christ : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite* » (p. 29).

Bien plus, les laïcs dans le corpus sont des chrétiens ordinaires et comme tels, recherchent eux aussi le bonheur mais chacun à sa manière selon sa philosophie de vie. Ils souffrent dans leur chair pour leur bien et celui des autres et chacun à un moment donné a connu une palingénésie ou nouvelle naissance. Ils ont comme la plupart des chrétiens des moments de doute et de crainte : crainte de l'avenir et crainte du sort qui leur est réservé. Ce sont ces sentiments pluriels qui gouvernent leurs pensées, choix et mode de vie. Ils sont donc des prototypes variés de chrétiens à qui certainement s'adresse le message contenu dans le mythe de la porte étroite.

Plus concrètement, Jérôme dans *LPE* se présente comme le principal narrateur-personnage de l'œuvre. Il est amoureux depuis toujours de sa cousine Alissa Bucolin, prénom qui signifie en Hébreu « consacré à Dieu ». Les vertus auxquelles s'exerce Jérôme pour mériter la « très religieuse » Alissa ne sont jamais à la hauteur de ses exigences de renoncement et de pureté. Pour lui – à la suite d'une mauvaise interprétation du sermon du pasteur Vautier – réussir à se faire aimer d'Alissa et l'épouser, c'est passer par la porte étroite et rencontrer Dieu car il n'arrive pas à dissocier Dieu de l'amour d'Alissa comme il le rappelle plusieurs fois dans ses moments de réflexion les plus intimes : « *J'étais alors tout occupé par mon amour et ce ne fut qu'éclairées par lui que ces deux amitiés prirent pour moi quelque importance. Alissa était pareille à cette perle de grand prix dont m'avait parlé l'Évangile ; j'étais celui qui vend tout ce qu'il a pour l'avoir* » (pp. 33-34).

Si Jérôme est modéré dans sa quête du bonheur auprès d'Alissa, celle-ci incline et « efforce » son âme à la recherche de la sainteté telle que prescrite par le mythe. Cousine de Jérôme, c'est autour d'elle que gravite l'histoire. Elle a pour Jérôme un amour absolu et partagé, mais la « sainte » Alissa se refuse tout plaisir charnel et matériel. Elle préfère se sacrifier, choisissant la pureté au détriment du bonheur. Elle rappelle très souvent à son « aimant » Jérôme que : « *[...] la sainteté n'est pas un choix : c'est une obligation (le mot était souligné trois fois dans sa lettre). Si tu es celui que j'ai cru, toi-même non plus tu ne pourras pas t'y soustraire* » (p. 131).

Pour ce qui est des symboles nous en relevons deux majeurs : la Bible et la chapelle. La Bible est le livre sur lequel la plupart des principaux personnages (Jérôme, Alissa et le pasteur Vautier) s'appuient pour soutenir leurs convictions et légitimer leurs actes. Le « *Je prends la résolution de ne plus lire pour un temps que la Bible (l'Imitation aussi, peut-être) et de ne plus écrire dans ce carnet que, chaque jour, le verset marquant de ma lecture.* » (p. 168) est une décision radicale qu'Alissa prend à la fin du récit après avoir remarqué que la lecture des ouvrages autres que la Bible l'éloigne de la « porte étroite » qu'elle a décidé de (re)chercher pour accéder au bonheur par la sainteté. Elle préfère donc se séparer des livres tels que *l'Internelle Consolacion* ou encore ceux de la Bruyère ou de Pascal : « *24 juillet. J'ai cessé de lire l'Internelle Consolacion. Cette ancienne langue m'amusement fort, mais me distraignait et la joie quasi païenne que j'y goûte n'a rien à voir avec l'édification que je me proposais d'y chercher* » (p. 168). Par ailleurs, dans la narration, il est fait mention des lieux symboliques et sacrés tels que la chapelle. C'est dans une petite chapelle que Jérôme écoute le récit mythique de la porte étroite à travers un sermon du pasteur Vautier, récit qu'il va s'appropriier – bien que ce soit de façon maladroite – : « *Dans la petite chapelle, il n'y avait, ce matin-là, pas grand monde. Le pasteur Vautier, sans doute intentionnellement, avait pris pour texte de sa méditation ces paroles du Christ : 'Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite'* » (p. 29).

### **1.3. La tentation, le péché et le bonheur : des thèmes bibliques**

Le thème de la tentation est présent dans *LPE*. Il se manifeste à travers le combat spirituel et psychologique que mènent Jérôme et Alissa. Ce thème provient de l'amour qui est la source majeure de toutes les ambiguïtés et les inquiétudes chez les protagonistes. Ainsi, tout au long du récit, Alissa se retrouve en train de lutter contre les désirs humains (amour charnel, désir, etc.) qui l'attirent vers son amant Jérôme pour atteindre la perfection chrétienne voire la sainteté, tandis que Jérôme lutte contre ses sentiments antireligieux pour l'amour d'Alissa. Il recherche la vertu et veut affermir sa foi non par amour pour Dieu en réalité mais pour se sentir digne de mériter l'amour de celle-ci.

Dans le même ordre d'idées, le thème du péché tourne autour d'Alissa et semble gouverner ses actions, ses choix et ses décisions. En effet, pour éviter de pécher, elle refoule ses sentiments pour Jérôme pour la recherche de la vertu chrétienne. Cette grande peur de vivre dans le péché caractérisé par l'oubli de soi-même devient un obstacle à son

épanouissement. Elle n'arrive pas à contrôler cette peur qui l'isolera et lui fera vivre une vie solitaire bien pénible à supporter. La peur de pécher va conduire à la perte de celle-ci et apporter le malheur aux personnages qui l'aiment car le chemin qui mène à la porte étroite est loin d'être un long fleuve tranquille : « *Mon Dieu, pardonnez-moi cette méprisable prière, mais je ne puis écarter son nom de mes lèvres, ni oublier la peine de mon cœur. Mon Dieu, je crie à Vous ; ne m'abandonnez pas dans ma détresse* » (p. 172).

Pour ce qui est du thème du bonheur, il épouse plusieurs visages mais n'est jamais atteint. En effet, toutes les principales figures de l'œuvre voudraient atteindre le bonheur par le truchement du sacrifice. Alissa a une sœur et sent que cette dernière aime Jérôme. Elle veut sacrifier son amour au profit de celui de sa sœur, cette idée s'implante dans son âme, la ravage, l'exalte et la dénature. Sa sœur Juliette, quant à elle, sacrifie son amour pour Jérôme en épousant un homme qui la fait vivre résignée et presque heureuse selon les lois ordinaires. De son côté, Jérôme veut et est prêt à sacrifier son élan vers la piété pour l'amour d'Alissa ce qui serait synonyme pour lui de bonheur. Ainsi, Alissa recherche un bonheur céleste (divin) tandis que Jérôme recherche un bonheur terrestre (charnel) dont lui-même ne connaît guère les implications : « *Je quêtais de l'avenir non tant le bonheur que l'effort infini pour l'atteindre, et déjà confondais bonheur et vertu* » (p. 32).

#### **1.4. La symbolique des lieux**

Les lieux dans le texte ont une connotation mythique en ce sens que les villes où se déroule le récit ou les villes évoquées sont historiquement ancrées dans le christianisme.

Tout comme dans le mythe chrétien où dans sa longue marche vers Jérusalem, Jésus passait, voyageait par les villes et enseignait, les personnages de Gide brillent par leur instabilité : « [...] *vers la mi-juin, nous partons pour Fongueusemare, aux environs du Havre, où mon oncle Bucolin nous reçoit chaque été* » (p. 14). Jérôme par exemple est tantôt à Fongueusemare, tantôt au Havre, les deux ayant en commun d'être des localités de la région française de la Normandie. La Normandie est réputée sur le plan historique pour avoir milité pour la Réforme en diffusant les écrits de Martin Luther et Jean Calvin, et Le Havre fut profondément marqué par les guerres de religion car le 8 mai 1562, les réformés prennent la ville, pillent les églises et expulsent les catholiques.

## 2. De l'hypotexte biblique à l'hypertexte littéraire. Écriture subversive et renversement du système des valeurs : les protagonistes à l'école de l'héroïsme chrétien

### 2.1. Une forte utilisation de l'ironie (narrative)

L'ironie est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit. Pour C. Kerbrat-Orecchioni (Orecchioni et al., 1979 : 41) « *L'ironie est un cas particulier de double sens* ». Selon cette dernière, l'ironie contient deux composantes, l'une pragmatique et l'autre sémantique : la moquerie et l'antiphrase respectivement. L'écriture ironique du romancier décrit tout au long de l'œuvre les personnages, leurs actions et leurs choix avec des termes apparemment valorisants, dans le but de les dévaloriser. Soit l'épigraphe ironique suivante :

Épigraphe ironique : « *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition* » (p. 11).

Sens patent : L'on est tenté de penser que cette séquence est une allusion biblique qui porte le même sens que celle des paroles de Jésus-Christ (Matthieu 7 : 13,14) à laquelle elle s'apparente et qui instruit de renoncer à toute propre justice et laisser de côté tout ce qui glorifie la chair.

Sens latent ironique : Le sens latent ironique que l'auteur dissimule à travers cette reprise des propos christiques présente le chrétien comme cet être naïf et aveuglé qui veut toujours sacrifier le plaisir terrestre et immédiat pour s'imposer une conduite qui refuse le bonheur de ce monde pour un bonheur plus lointain et incertain. Croyant construire son bonheur dans le royaume céleste à venir, il battit de ses propres mains son malheur et celui des autres.

En clair, l'écriture ironique réside dans le fait que le récit de Jérôme qui se veut être une histoire d'amour aux premiers abords se révèle être, au contraire, celui des obstacles à l'amour. Mieux, il développe, avec la complicité du narrateur, une thématique de la séparation, manifestant l'impossible communication amoureuse au triple plan du processus de l'inconscient, des structures narratives et de la parole des personnages.

Il apparaît donc clairement que l'opération de décodage nécessite des connaissances culturelles et idéologiques des allocutaires qui peuvent être celles de l'énonciateur. Le romancier invite le lecteur à être actif pendant sa lecture, à lire le texte « au second degré », à réfléchir et à

choisir une position. L'usage des énoncés ironiques lui permet de se distancer du discours qu'il produit.

## ***2.2. Un langage polysémique et imagé***

Les unités linguistiques employées dans *LPE* pour la plupart sont polysémiques et nécessitent un travail de décodage de la part du lecteur pour découvrir leur réel sens. Ainsi, la construction du sens des différents énoncés doit se faire grâce à l'interaction dynamique des éléments linguistiques et extra linguistiques présentes. Elles viennent donner une grande souplesse dans l'expression langagière gidienne. À titre d'illustration le mot « porte » dans l'expression « porte étroite » qui apparaît plusieurs fois dans l'œuvre est utilisé de façon polysémique comme dans le mythe. Toutefois, pendant qu'il a une coloration méliorative voire salutaire dans celui-ci, son utilisation est péjorative dans l'œuvre : « *Et cette porte même de la chambre d'Alissa ; pour entrer je me réduisais, me vidais de tout ce qui subsistait en moi d'égoïsme* » (p. 30) ou encore : « *Mais la retenir, mais forcer la porte, qui pourtant ne m'eût pas été fermée, non* » (p. 138). Par l'utilisation d'un langage polysémique et imagé et à travers sa plume délicate, l'auteur arrive à brouiller les pistes symboliques du mythe. Ces deux visages du langage dans l'œuvre traduisent l'évolution et l'état psychologique ambivalent des personnages qui en fonction de l'évolution de l'intrigue oscille entre joie/peine et espoir/désespoir.

## ***2.3. L'excès de piété et la naïveté : de la foi à la « mauvaise foi »***

Le romancier procède à l'amplification et à la complexification du statut psychologique et spirituel des personnages. De ce fait, Jérôme est campé comme un jeune homme naïf et manquant de caractère depuis l'enfance tandis qu'Alissa est présentée comme une jeune fille de nature mystérieuse et hermétique. Ce décor psycho-spirituel que Gide plante dès l'entame du récit met en lumière les faiblesses des protagonistes et pose les jalons de leurs déboires futurs. C'est autour de ces deux figures chrétiennes aux tempéraments et aspirations si différents que l'intrigue va se construire, notamment autour de leur projet spirituel puritain incertain et ambigu et surtout leur relation amoureuse que l'auteur a volontairement complexifiée. Ainsi, à la naïveté de Jérôme se mêle l'excessive piété et l'hermétisme d'Alissa. La naïveté du jeune homme se manifeste par sa recherche de la piété dans le but de mériter et gagner



l'amour d'Alissa : « *Ah ! combien cet effort épuisant de vertu m'apparaissait absurde et chimérique, pour la rejoindre à ces hauteurs où mon unique effort l'avait placée* » (p. 130). La jeune protagoniste, repoussant Jérôme va plutôt trouver refuge dans la solitude et la recherche de la sainteté. Personne n'aide cette dernière à interpréter la Bible, elle le fait péniblement elle-même et tombe parfois sous le coup des pièges des contre-sens et des faux-sens, car interprétant celle-ci de façon littérale : « *Je prends la résolution de ne plus lire pour un temps que la Bible (l'Imitation aussi, peut-être) et de ne plus écrire dans ce carnet que, chaque jour, le verset marquant de ma lecture* » (p. 168). Cette lecture naïve des Saintes Écritures pousse Alissa à rechercher la perfection selon ce qu'elle croit aveuglement être la volonté de Dieu. Plus que jamais à la merci de sa conscience qui l'accuse constamment si elle ne se perfectionne pas dans la mise en pratique littérale, voire fanatique, de la parole de Dieu, elle renonce à son amour pour Jérôme, à la seule chose qui paraisse authentique en elle sans le vouloir. L'écart est si remarquable avec le mythe directeur en ce sens qu'il y a paradoxe entre ce qu'elle s'« efforce » à faire, notamment l'exercice de la piété, et ce qu'elle désire réellement qui n'est rien d'autre que consommer les fruits de l'amour *Éros* avec Jérôme.

#### ***2.4. De l'espérance au désenchantement : la souffrance irrédemptrice et le sacrifice démesuré***

La privation volontaire en vue d'une fin morale et religieuse est visible chez les deux protagonistes. Ce sacrifice que le mythe de la porte étroite instruit pourtant comme le passage à travers la « porte étroite » est hyperbolisé et caricaturé par le romancier à travers une lecture littérale des Saintes Écritures par Jérôme et Alissa qui voient dans le sacrifice démesuré une source de salut éternel et de bonheur terrestre. Malheureusement, le triste dénouement de l'œuvre ne leur donne nullement raison. Bien au contraire, ce sacrifice s'avère vain, en fin de compte et conduit à leur perte et à celle de leurs proches. C'est Alissa qui incarne principalement la figure du sacrifice démesuré. Elle blâme Jérôme de n'aimer Dieu que pour gagner son amour et se retrouve très vite envahie par un sentiment profond de culpabilité qu'elle ne manquera pas de signifier au jeune homme à travers l'un de ses versets préférés : « *Rechercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice* » (p. 38). Excessivement obsédée par l'idée selon laquelle il faut se débarrasser au plus vite de l'existence terrestre, elle oublie de prendre en considération la suite du

verset : « *tout cela vous sera donné par surcroît* » (Matthieu 6 : 33). Ce verset de l'évangile enseigne en effet que les choses matérielles doivent tout de même être recherchées, mais en second lieu. Ce n'est guère la conception d'Alissa, dont la vie sera malheureuse jusqu'à la fin. Jérôme, pour sa part, ne remet jamais en question les décisions d'Alissa. Il attend patiemment à chaque fois qu'elle lui dise ce qu'il a à faire et attend surtout qu'elle daigne accepter enfin de se fiancer avec lui : « *Si tu m'aimais ainsi, pourquoi m'as-tu toujours repoussé ? [...] Il est temps encore, Alissa. – Non, mon ami, il n'est plus temps* » (pp. 150-151). La force et la capacité de la jeune fille de faire passer le bonheur de l'autre avant le sien semble le rassurer au point qu'il ne se rend pas compte qu'elle va trop loin et que par ses décisions et son hermétisme, elle rend presque impossible leur tant attendue et voulue union. La pauvre Alissa pour guérir Jérôme de son ardent amour va inventer toute sorte de stratagèmes pour ne pas laisser grandir ce sentiment en elle et en lui : « *Tu te souviens de ce verset de l'Écriture, qui nous inquiétait et que nous craignions de ne pas bien comprendre : Ils n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis, Dieu nous ayant réservés pour quelque chose de meilleur – Crois-tu toujours à ces paroles ? [...] Imagines-tu cela, Jérôme : le meilleur ! Et brusquement les larmes jaillirent de ses yeux* » (pp. 151-152).

Comme autre stratagème, elle prétend sacrifier son amour pour Jérôme pour le bonheur de sa sœur cadette, Juliette, qui est aussi amoureuse de ce dernier. Mais Juliette se marie avec un homme plus âgé, puisque Jérôme refuse de l'épouser à cause de son amour pour sa sœur aînée. Ensuite Alissa trouve subitement qu'elle est trop vieille pour Jérôme alors qu'elle n'a que deux ans de plus que lui. Enfin, elle annonce à Jérôme qu'elle veut rester près de son père de qui elle est très proche. Jérôme attend la mort du vieil homme. Peu après cependant, le jeune homme comprend que ce ne sont là que des échappatoires. Pour garder son amour et son estime envers Alissa, Jérôme quitte la Normandie.

Pendant plusieurs années, les deux jeunes gens n'ont eu l'occasion de se voir que sporadiquement pendant les vacances. Leurs correspondances même se tarissent, comme si c'était le dernier sacrifice dans le processus de sanctification qu'Alissa a amorcé. Ces sacrifices montrent en fin de compte non seulement les illusions, l'aveuglement et même la chute spirituelle de ces deux êtres. Prêt à imiter le comportement de sa bien-aimée, Jérôme s'interdit tout ce qu'il voudrait réaliser avec elle c'est-à-dire se fiancer, voyager, fonder une famille, autrement dit tout ce que réalise la sœur cadette, qui se marie par dépit finalement avant sa

sœur ainée et qui incarne le contre-exemple de l'indigence affective de Jérôme et Alissa. La lecture de son journal intime, après sa mort, lui révélera à la fois l'amour qu'elle lui portait et sa peur d'un engagement physique ; elle était incapable de vivre pleinement sa vie. Il prendra aussi la mesure du dévouement excessif de la jeune fille qui se sent responsable de la vie spirituelle de celui qu'elle aime : « Hélas ! Je ne le comprends trop bien à présent : entre Dieu et lui, il n'est pas d'autre obstacle que moi-même. Si, peut-être comme il me le dit, son amour pour moi l'inclina vers Dieu tout d'abord, à présent cet amour l'empêche ; il s'attarde à moi, me préfère, et je deviens l'idole qui le retient de s'avancer plus loin dans la vertu » (p. 166). Plusieurs fois, ces deux jeunes êtres paraissent comme des personnes éthérées qui ignorent ou font semblant d'ignorer leur corps, croyant qu'ils ne sont que esprits. Le dernier sacrifice de la jeune protagoniste est sa décision de quitter la maison de Fongueusemare sans annoncer son départ, même pas à ses frères et sœurs et encore moins à Jérôme. Après avoir offert tout ce qu'elle possédait à son prochain, et gardant juste le strict minimum pour sa survie, elle trouve refuge dans une maison de santé à Paris où elle attend la communion avec Dieu. C'est là qu'elle prend conscience de sa bêtise et de son malheur et surtout de sa mécompréhension de la volonté divine contenue dans la Bible. Il lui vient à l'esprit alors la parole de Dieu qui déclare : « *Observez les lis des champs comme ils croissent : ils ne peinent pas ni ne filent* » (Matthieu 6 : 28). Le souvenir de cette parole si simple de l'évangile l'afflige et elle comprend l'inanité de ses efforts : « *Cette parole si simple m'a plongé ce matin dans une tristesse dont rien ne pouvait me distraire. Je suis sortie dans la campagne et ces mots que malgré moi je répétais sans cesse emplissaient mon cœur de larmes et mes yeux. Je contemplais la vaste plaine vide où le laboureur penché sur la charrue peinait... les lis des champs'...Mais, Seigneur où sont-ils ?* » (pp. 169-170). Jérôme de son côté sombre dans la dépression à la fin du récit : « *Si je te comprends bien, c'est au souvenir d'Alissa que tu prétends rester fidèle. Je fus un instant sans répondre [...] Je crois que je ne puis faire autrement. Si j'épousais une autre femme, je ne pourrais faire que semblant de l'aimer* » (pp. 168-169).

### **3. L'évangile selon André Gide : entre désacralisation de la religion et désir (constant) de liberté**

#### **3.1. La religion comme instrument d'aveuglement**

LPE met en scène l'aveuglement de deux êtres par la religion : Jérôme et Alissa. Jérôme est aveuglé par son amour pour Alissa. Le

premier se sacrifie pour sa bien-aimée, pour la rendre heureuse et la sauver de la détresse. Celle-ci, est également aveuglée par les conventions religieuses qu'elle impose à son esprit et qui l'empêchent d'être heureuse. On peut dès lors dire sans risque de se tromper que la cécité ou l'aveuglement est la caractéristique principale de ces deux personnages, car elle détermine la voie de leur vie, vu qu'elle provient de leurs propres peurs, désirs et rêves. Une autre manifestation de l'aveuglement de Jérôme est qu'il n'arrive pas à comprendre que Juliette, sœur cadette d'Alissa, l'aime. Juliette passe beaucoup de temps avec lui, en écoutant l'histoire d'amour entre Jérôme et Alissa et en lui donnant des conseils. Il est très clair pour le lecteur que Juliette éprouve des sentiments romantiques pour lui, mais Jérôme est tellement aveuglé du fait de son amour pour Alissa qu'il ne voit en Juliette que quelqu'un à qui il peut dire tout ce qu'il ne peut pas dire à Alissa. Alissa elle-même a compris les émotions de sa sœur et décide de s'offrir en sacrifice pour que celle-ci soit heureuse. Abel, ami de Jérôme qui est amoureux de Juliette, lui ouvre les yeux finalement : « *Il faut être aveugle pour ne pas voir qu'elle t'aime* » (p. 83). De ce qui précède, Gide met la religion dans la même catégorie que les idéologies laïques totalitaristes, et identifie toute croyance religieuse à ce qu'il nomme un aveuglement. Cela témoigne en fin de compte qu'il rejette le christianisme, au moins publiquement comme personnage officiel et comme écrivain.

### **3.2. À la (con)quête des « plaisirs interdits »**

Au regard de la fin tragique des protagonistes, l'on pourrait en déduire qu'à travers cette réécriture du mythe, Gide invite à se détourner de la religion qui menace la liberté d'esprit et empêche de se concentrer entièrement à la quête des désirs, au culte de la ferveur et à la recherche du plaisir. Ce dernier y met savamment en scène cette lutte que mène l'Homme qui cherche à être fidèle à ses aspirations individuelles sans s'inquiéter de l'opinion des autres. Dans l'imaginaire gidien, l'Homme a en effet raison d'être fidèle aux aspirations intimes qui, en quelque sorte, forgent l'individu. L'erreur des protagonistes gidiens est en effet de ne pas prendre de risques pour vivre leur désir : « *Si, peut-être, comme il me le dit, son amour pour moi l'inclina vers Dieu tout d'abord, à présent cet amour l'empêche ; il s'attarde à moi, me préfère, et je deviens l'idole qui le retient de s'avancer plus loin dans la vertu [...] permettez-moi, mon Dieu, accordez-moi la force de lui apprendre à ne m'aimer plus* » (p. 151). Cette conception est bien éloignée

de l'idée centrale du christianisme qui recommande de vivre selon l'esprit. Il fait une lecture laïcisée de la Bible et propose, avec une ferveur quasi apostolique, une vision du monde individualiste, loin des principes du christianisme. Il refuse toute servitude religieuse pour mieux vivre dans l'instant et renâitre chaque jour. Trouver Dieu dans la solitude et dans l'angoisse n'est certes pas une idée étrangère à la Bible, mais constater que l'église empêche l'individu de s'approcher de Dieu reste cependant l'idée qui sépare peut-être le plus radicalement les pensées religieuses de Gide de celles des chrétiens. Pour l'auteur, le problème chrétien réside non pas dans la religion chrétienne elle-même, mais dans les comportements des hommes qui l'interprètent, tels Alissa et Jérôme. *LPE* montre les dangers inhérents à une certaine interprétation du christianisme. Il définit clairement sa conception péjorative du christianisme en ces termes : « [...] le protestantisme engage l'âme dans les chemins de fortune qui peuvent aboutir où j'ai montré. [Dans *La Porte Étroite*]. Ou bien à la libre pensée. C'est une école d'héroïsme dont je crois que mon livre dégage assez bien l'erreur [...] » (Gide et Claudel, 1949 : 103-104).

### ***3.3. La critique de l'hypocrisie religieuse***

L'hypocrisie religieuse consiste à dissimuler son caractère ou ses intentions véritables, à affecter des sentiments, des opinions, des vertus qu'on n'a pas, se présenter sous un jour favorable et inspirer confiance. À travers Jérôme et Alissa, elle est manifeste dans *LPE*. Les deux jeunes protagonistes (se) cachent leur désir profond pour se revêtir maladroitement du manteau de la piété : Jérôme pour mériter l'amour d'Alissa et cette dernière pour plaire à celui-ci. Elle le confesse en ces termes dans une lettre adressée à son amoureux à la fin du roman : « *De tout ce qu'il me faut vivre sans lui, rien ne m'est plus d'aucune joie. Toute ma vertu n'est que pour lui plaire et pourtant, près de lui, je ressens ma vertu défaillante* » (p. 147). L'utilisation de cette ironie narrative permet à l'auteur de fustiger la duplicité des religieux qui mettent un accent particulier sur leur paraître au détriment de leurs désirs les plus intimes. Pour l'écrivain, la religion constitue un obstacle au bonheur. Il ne s'obtient pas par l'observance de la morale et l'éthique chrétienne comme c'est le cas chez les deux jeunes protagonistes. Dans l'imaginaire gidien, le bonheur est considéré comme le fait de laisser libre cours à ses sentiments et ses passions les plus humaines et profondes. Dès lors, le bonheur n'émanerait plus selon lui de la croyance en Dieu et de l'observance des prescriptions religieuses,

mais résiderait dans l'amour sous toutes ses formes. Gide présente l'espérance chrétienne du « prétendu » bonheur céleste que promet Dieu aux hommes comme un mensonge individuel et collectif et une source d'infinie tristesse.

### **3.4. La littérature au service de la libération de l'Homme**

La littérature a le pouvoir d'interroger, relativiser et/ou contester les formes de connaissances existantes. Elle peut conforter ou questionner les valeurs et les croyances d'une société. Elle a ainsi le pouvoir de mettre en cause l'idéologie dominante, la doxa. Lorsqu'il ne s'agit pas de simples provocations, le travail de dénaturalisation des manières de penser s'opère tant au niveau de la forme qu'au niveau du contenu. Pour chaque siècle ou presque, la littérature a joué un rôle assez important dans l'évolution des idées et des sensibilités des sociétés humaines. Beaucoup d'œuvres ont été créées au service de la libération de l'Homme dans les luttes politiques ou sociales concrètes. *LPE* de Gide semble s'inscrire dans cette logique. Comme nous le révèle les métatextes critiques sur l'auteur – entendu comme la relation, on dit plus couramment de « commentaire » qui unit un texte à un autre texte dont il parle, sans nécessairement le citer (Genette, 1982 : 10) – même sous la fiction transparente du roman, il n'a cessé de faire de lui-même la matière de ses livres et, à travers la succession de ses œuvres, on retrouve les différentes étapes de sa pensée complexe. Pour lui, « *la critique est à la base de tout art* » (Gide, 1924 : 15). Il le répète à plusieurs reprises que la critique doit jouer un rôle d'une importance fondamentale dans la littérature, telle qu'il le conçoit. En parlant du rôle de la littérature en général, et en particulier de ses propres œuvres, Gide se sert plus souvent de mots-clés tels que critiquer, avertir et inquiéter. Ces mots soulignent son désir de ne rien accepter automatiquement, son désir de remettre en question ce que d'autres acceptent sans réfléchir, c'est-à-dire son désir de critiquer. Il rappelle d'ailleurs son engagement dans son *Journal* en ces termes : « *Les œuvres pacifiques ne sont pas mon fait. Je ne me sens moi-même et valeureux qu'en état de lutte* » (Gide, 1897 : 1095). Tous ses livres représentent une espèce de « lutte », soit morale, soit sociale. Pour lui, le pouvoir symbolique de l'écrivain s'exerce à travers son œuvre. C'est pourquoi cette fonction critique a été assumée jusqu'ici par les œuvres les plus novatrices à l'instar de *LPE* et, qui ont expérimenté des façons inédites de narrer ou décrire, d'où l'effet de scandale qu'elles ont pu produire. Cette forme d'écriture

est libération, elle tente de mettre à nu notre expérience du monde et de critiquer l'histoire des idées pour une libération tous azimuts, qu'elle soit individuelle ou collective.

Gide n'a jamais abandonné ses revendications d'une autonomie de la littérature. Elle est sa raison d'être écrivain. Si la littérature peut jouer un rôle dans la libération de l'humanité, c'est précisément en indiquant une vérité de l'Homme qui se situe en deçà et au-delà des opinions, des croyances religieuses, des morales sociales et des engagements politiques. Écrire exige une absolue liberté de l'esprit. L'auteur recommande et invite les différents hommes de lettres à partager sa conception de l'art en ces termes : « *L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-ce celle de la plus saine des doctrines, est perdu* » (Centre d'études gidiennes, 1992 : 195).

## Conclusion

Au demeurant, il ressort de cette étude que *LPE* est un « palimpseste » du mythe de la porte étroite au regard des mythèmes explicite et implicite qui émergent du tissu textuel. Grâce à son imaginaire créateur et au travail d'écriture, le romancier réussit à « *faire du neuf avec du vieux* » (Genette, 1982 : 556). Par son style ironique, polysémique et imagé, inspiré du langage et des métaphores bibliques, l'écrivain propose une intrigue originale du mythe en inversant son sens, lui donnant ainsi une connotation péjorative notamment avec le sort pathétique et funeste qui est réservé aux protagonistes Alissa et Jérôme dont l'erreur est de ne pas prendre de risques pour vivre leur amour *Éros* au profit d'une prétendue (con)quête de la sainteté. Par ailleurs, une analyse de quelques éléments paratextuel et métatextuel sur l'écrivain, a permis de relever qu'il est difficile de dissocier l'homme, l'écrivain et l'œuvre, encore moins considérer chacun à part, son éducation à la fois protestante et catholique ayant profondément marqué sa vie et forgé sa vision du monde. L'hypertextualité ayant pour but de « *relancer constamment les œuvres anciennes dans un nouveau circuit de sens* » (Genette, 1982 : 558), cet acte de réécriture sonne donc comme un cri de révolte d'un écrivain subversif « assoiffé » de liberté qui se lève, grâce à la littérature, contre le dogme chrétien qui l'avait opprimé lui-même dans sa propre vie et construit une philosophie de la liberté voire de la libération de l'Homme.

## Références bibliographiques

- Brunel Pierre** (2016), *Mythocritique. Théorie et parcours*, Grenoble, ELLUG.
- Eliade Mircea** (1975), *Myth and Reality*, New York, Harper and Row.
- Eliade Mircea** (1965), *Le Sacré et le profane*, (traduction de l'allemand de *Das Heilige und das Profane*, 1957), Paris, Gallimard, « Idées ».
- Genette Gérard** (1987), *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil.
- Genette Gérard** (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil.
- Gide André** (1894), *Journal*, Paris, Gallimard, Pléiade.
- Gide André** (1909), *La Porte étroite*, Paris, Mercure de France, Collection Folio.
- Gide André** (1924), *Incidences*, Paris, Gallimard, Collection Blanche.
- Gide André et Claudel Paul** (1949), *Correspondance 1899-1926*, Paris, Gallimard.
- Kerbrat-Orecchioni Catherine et al.** (1978), *L'Ironie*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, Édition 2.
- Moeller Charles** (1953), *Littérature du XX<sup>ème</sup> siècle et christianisme*, t. I. Silence de Dieu. Camus – Gide Huxley – Simone Weil – Graham Greene – Julien Green - Bernanos, Paris, Casterman.
- Bulletin des amis d'André Gide** (1992), Numéro 93 à 96, avec la collaboration des amis d'André Gide, Centre d'études gidiennes, Section André Gide, (Éditeur) Centre d'Études Littéraires du XX<sup>ème</sup> siècle, Université de Montpellier III.
- La Sainte Bible** (2001), traduction œcuménique, TOB, Paris, Cerf.
- Le Grand Robert de Langue française* (2005).